

5 C.

RÉDACTION & ADMINISTRATION

16, Rue du Croissant, Paris (2^e)

TÉLÉPHONE : 102-69

PUBLIÉE : 440, Rue Réaumur — Téléphone : 225-10

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Directeur Politique :

JEAN JAURÈS

ABONNEMENTS

Un An.....	18 fr.	Paris, Seine et Seine-et-Oise	Départ ^{ts}	Elranger
Six Mois.....	9 fr.			
Trois Mois.....	4 fr. 50			
Un Mois.....	1 fr. 50			

Les Abonnements sont reçus SANS FRAIS dans tous les Bureaux de Poste.

5 C.

Le Numéro

LE PROCÈS DE Katherine Brechkovsky

UNE MARTYRE DE LA RÉVOLUTION RUSSE

C'est demain que la citoyenne Katherine Brechkovsky, enterrée vivante depuis trente mois, dans la terrible forteresse de Pierre-et-Paul, sera enfin extraite de son cachot noir, pour être déférée à un tribunal exceptionnel qui la jugera, pour « crime d'Etat ». Accusée d'avoir fondé une association criminelle ayant pour nom « Parti socialiste révolutionnaire », pour devise : « C'est par la lutte que tu conquies ton droit », et pour but le renversement du régime tsariste et l'établissement d'une République démocratique, qu'elle a été condamnée à la peine de mort, par le tribunal militaire de la Terre et de la Liberté ; Katherine Brechkovsky est renfermée soit de l'article 279 du Code pénal, qui punit de la peine de mort, soit de l'article 102, qui frappe des travaux forcés à temps tous ceux qui sont convaincus d'appartenir au Parti socialiste révolutionnaire.



KATHERINE BRECHKOVSKY

A plusieurs reprises, pendant sa longue et terrible détention préventive, le bruit courait de la mort de la grande propagandiste socialiste-révolutionnaire. Ce n'est que tout récemment que les amis politiques de Brechkovsky apprirent qu'elle était vivante et qu'elle paraîtrait devant ses juges en pleine possession de ses forces physiques, prête à lutter dignement jusqu'au bout. « Préparez-vous, vous aussi, à défendre l'œuvre », a-t-elle déclaré au procureur instructeur qui, après 915 jours de détention préventive, l'invitait à choisir un défenseur.

Sa Vie

Katherine Brechkovsky est née d'une famille noble, en 1844 : elle a donc actuellement 66 ans. Mariée à un juge de paix et heureuse mère de famille, elle s'occupe dans sa première jeunesse des œuvres d'instruction populaire : fondation des écoles, des bibliothèques, etc. Mais bientôt, jugeant cette besogne insuffisante, elle entre en 1873 dans le mouvement socialiste, qui était alors à ses débuts. Dans un article anonyme, paru dans le journal *Obozreniia*, intitulé : « Souvenirs d'une propagandiste condamnée au bagne », et appartenant à nous pouvons divulguer maintenant ce secret — à la plume de Brechkovsky, elle raconte l'œuvre de propagande accomplie par elle parmi les paysans pendant son premier apostolat. Ce fut une propagande toute pacifique, ayant pour unique but de réveiller la conscience des paysans, assoupie par des siècles d'esclavage et de commission. Arrêtée en 1874, Brechkovsky fut jetée dans la forteresse de Pierre-et-Paul et y passa quatre années, en attendant des juges. Au procès des « 193 » de 1878, elle fut condamnée à cinq ans de travaux forcés. Avant de prendre le chemin du bagne, elle signa, avec les principaux condamnés de ce procès : Volkhovskiy, Rogatchov, Kovodin, etc., un manifeste célèbre, sorte de testament politique, qui eut une influence énorme sur le mouvement ultérieur.

« Nous restons », disait Brechkovsky et ses camarades — des ennemis irréductibles de ce système gouvernemental, qui est la honte de notre patrie, de ce système basé sur l'exploitation épouvantable des travailleurs au profit d'une classe parasite et débauchée et livrant politiquement le travail, le bien-être, la liberté, la vie et l'honneur des citoyens au caprice arbitraire et irresponsable des fonctionnaires. Nous demandons aux camarades restés en liberté de marcher avec la même énergie et avec un courage redoublé vers le but sacré pour lequel nous avons déjà subi toutes les tortures et pour lequel nous serons heureux de lutter et de souffrir jusqu'au dernier souffle. »

Au Bagne

Ayant accompli son temps de bagne à Kara, Katherine Brechkovsky est déportée en 1880 à Bargousine, un des endroits les plus reculés de la Sibirie orientale. Là, elle organise, avec Nicolas Titchouev, son camarade de déportation, une première évasion. Après de terribles souffrances dans des bois marécageux où il leur fallut errer pendant des semaines, trahis par un habitant qui s'était chargé de leur montrer le chemin vers la frontière orientale pour gagner le Japon, Brechkovsky, privée déjà par sa première condamnation du rang de noble et réduite à celui de paysanne, est condamnée par ordre administratif à la déportation et à un supplément de peine de vingt-cinq jours de fustige ; mais les camarades de Brechkovsky ayant déclaré qu'ils n'ont pas d'ennemis, mais qu'ils ont des ennemis, c'est notre ami Titchouev qui nous a permis d'atteindre ces détails inédits — que toute atteinte à l'honneur de Brechkovsky serait immédiatement suivie d'un acte de

Brechkovsky pendant ces années terribles : 1905, 1906 et 1907, qui virent la grève-générale, le manifeste du 30 octobre, la convocation et la dissolution de Douma, les insurrections, les répressions, etc. Qu'il nous suffise de dire que l'activité de propagande et d'agitation de Brechkovsky ne s'est pas arrêtée un seul instant et que plusieurs événements desor mais historiques concernant l'action des paysans portent le cachet de sa forte et brillante individualité.

En octobre 1907, la police découvre le séjour de Brechkovsky dans le gouvernement de Simbirsk. Arrêtée, elle fut conduite, les mains et les pieds enchaînés, et sous une forte escorte militaire, à Pétersbourg, où elle fut jetée dans les cachots de la forteresse.

Telle est la femme admirable qui va être jugée demain par les laquais du tsar noir. Les yeux de tous les militants socialistes, ainsi que de tous les gens de cœur qui aiment sincèrement la liberté, se tourneront vers l'endroit de l'empire des ténèbres où demain, derrière les murs épais et dans le huis-clos meurtrier, apparaîtra grande, enthousiaste, fière, Katherine Brechkovsky, d'accusée transformée en accusatrice, jetant à la face de ses bourreaux tout le mépris et toute la haine qu'ils méritent.

Il faut qu'à travers les murs du bagne ou cette femme presque septuagénnaire sera de nouveau jetée, pénètre l'écho des acclamations dont le socialisme russe et international saluera l'œuvre sublime de cette grande héroïne et martyre de la Révolution Russe.

E. ROUBANOVITCH.

EN DEUXIÈME PAGE : L'article de François de Pressensé : L'HÉRITAGE DE LEOPOLD.

De succès en succès : la Grève d'Halluin, par V. Renard.

EN DERNIÈRE HEURE : Les Manifestations à Berlin.

EN QUATRIÈME PAGE : LECTURES POUR TOUS, par Gustave Rouanet.

NOTES

La Question du Titre

M. Géraudy a fait représenter récemment au Grand-Guignol un petit drame en un acte, *l'Éclaboussure*.

Or, dès le lendemain de la première, deux auteurs, MM. Saint-Paul et Normandy lui ont écrit une lettre publique en lui demandant de débaptiser sa pièce : le titre *l'Éclaboussure* leur appartenait, disent-ils, attendu qu'il « ils ont pris date, il y a près d'un an ».

La question d'ordre général ainsi soulevée revêt une certaine importance. Et je me permets de trouver excessive la prétention soulevée par les deux honorables réclamants.

Ah si leur pièce avait été jouée ou simplement reçue à quelque théâtre, leur revendication se comprendrait : ou plutôt son bien-fondé serait si évident qu'aucune discussion ne serait possible.

Mais qu'est-ce donc exactement que « prendre date » ? C'est prendre un titre... C'est déclarer ce titre. Et si on n'écrit pas la pièce... ce titre restera-t-il néanmoins frappé d'indisposibilité ? Et si la pièce qu'on écrit est mauvaise (et ce n'est certainement pas le cas pour celle de MM. Saint-Paul et Normandy — je n'examine que le cas général), si elle est ridicule à tel point qu'elle ne puisse jamais être jouée, son titre bénéficiera-t-il d'une éternelle intangibilité ?

Au point de vue pratique, cette question de titre ne signifie pas grand-chose... Supposons qu'un quelconque gribouille s'avise d'écrire aujourd'hui une pièce qui s'appellerait *la Vierge Folle*... Y aurait-il une confusion possible, et M. Bataille songerait-il sérieusement à s'en plaindre ? C'est peu probable... Et si quelqu'un s'avisait de vouloir écrire une nouvelle *Légende des Sibériens*, cela mériterait-il une protestation ?

Ce qui importe, c'est non pas le titre d'un ouvrage, mais bien ce qu'il y a derrière ce titre. Si donc la pièce de M. Saint-Paul est bonne, elle réussira même si elle ne s'appelle pas *l'Éclaboussure*.

D'ailleurs, qui sait s'il n'existe pas une *Éclaboussure* antérieure à la « date » qu'il prit pour la sienne ?

On arrive avec cet excessif succès des titres à des résultats bien bizarres. En voici un exemple tout frais et bien caractéristique : La pièce que M. Dario Nicodemi vient de faire représenter chez Réjane s'appelle d'abord *la Flamme*, et ce titre lui convenait mieux que tout autre.

« ... La Flamme, lui fit-on observer, impossible... M. Henri de Régnier a écrit un roman qui s'appelle ainsi, et ce roman vient d'être publié par l'illustration ! »

Docile, M. Nicodemi changea son titre : la Flamme devint ainsi la Flamme.

Or, savez-vous quoi ? Le roman que l'illustration avait publié avant la Flamme d'Henri de Régnier, était d'un des Marquerites et s'appelait tout justement la Flamme !

En sorte que pour bien faire, M. Nicodemi dut débaptiser une seconde fois sa pièce ! Il ne le fit pas et il eut raison.

Que M. Géraudy renonce à *l'Éclaboussure* et appelle son drame la Tache et il sera gage qu'il se trouvera encore quelqu'un pour réclamer !

Et je le prie charitablement qu'il ne doive pas songer à la Souillure : parce que ce titre je l'ai déjà retenu !... Bien d'ailleurs que je ne sache pas encore si j'en ferai une pièce pour la Comédie-Française ou une chansonnette pour Dranem. — Victor SNEZ.

VIENNENT DE PARAÎTRE :

H. G. Wells. — *Au Temps de la Comète*, 3 fr. (franco 3,25).
Maxime Gorki. — *L'Espion*, 3 fr. (franco 3,25).
Upton Sinclair. — *Brasseurs d'argent*, 3 fr. (franco 3,25).

En vente à la Librairie de l'Humanité.

JUSTICE A DEUX VISAGES

Cipriani rappelle qu'il a écrit un article plus violent que celui d'Hervé : pourquoi ne l'a-t-on pas poursuivi ?

S'il y a quelqu'un qui ait le droit d'être surpris de la condamnation d'Hervé, c'est bien moi.

Il y a quarante ans, lorsque je quittais tout pour me rendre en France et y défendre la République, si quelqu'un m'avait dit qu'en l'année 1910, dans un gouvernement dont fait partie trois soi-disant socialistes, un socialiste aurait été condamné à quatre années de prison pour un article de journal, pour la simple manifestation d'une opinion, assurément je l'aurais traité de menteur et de calomniateur.

Dire cependant que cela est arrivé ! Nos ennemis peuvent nous dire triomphalement qu'en France et la République, il n'y a aucune différence !

Que la monarchie soit représentée par le roi Emmanuel III et gouvernée par Sonnino, Bettolo et Danneon, ou la République par Fallières, Briand, Millerand et Viviani, c'est comme on dit « kif-kif ».

Et c'est si rigoureusement vrai que le jour même où le socialiste-révolutionnaire Hervé comparait devant les assises de Paris, je recevais mon cinquantième mandat de comparution, avec injonction de me présenter le 11 mars prochain devant le tribunal de Milan, pour y répondre du crime d'excitation au républicanisme !

Mais comme je n'aiime pas obtempérer à de telles injonctions, je tirai ma révérence à la justice « birgente » de la monarchie italienne, qui ressemble étonnamment à celle de la République française.

Nous savons ce que c'est que la justice et la loi égale pour tous !

Législateurs et magistrats nous le montrent tous les jours. Tous les jours, nous assistons à l'œuvre néfaste de cette justice de classe, de ces lois de classe, uniquement faites pour frapper durement, sévèrement, impitoyablement tous ceux qui ne pensent pas comme tout le monde !

Voilà une nouvelle preuve irrécusable qu'en France la justice est à double face ? Le 13 septembre de l'année passée, j'ai publié, dans ce journal, un article qui avait pour titre : « A bas la police des mœurs », et voici ce que j'y disais :

Tout le monde sait que la police des mœurs a été créée uniquement contre la femme, et, surtout, contre cette malheureuse que la société dite civilisée condamne à se donner pour une bouchée de pain.

Les êtres ignobles qui pourchassent ces pauvres femmes, sont généralement d'anciens souteneurs qui ont toujours vécu de la prostitution et qui, étant agents des mœurs, continuent à en vivre.

Tout le monde connaît aussi les derniers exploits de ces gredins qui, arrêtant d'honnêtes femmes, les luyotent, les injurient, en attendant que, enfermées dans cet immonde cloaque de Saint-Lazare, elles eussent à subir de pires outrages.

Eh bien ! je jure sur l'honneur que, si parmi ces dames arrêtées et ignominieusement outragées, il s'était trouvée une fille, elle aurait pu se hisser à aller bruler la cervelle au juge qui aurait délivré le mandat et, si je l'avais pu, à tous ceux qui

auraient participé à l'arrestation, y compris le médecin, car il faut vraiment être le dernier des lâches pour ne pas violemment réagir contre de telles infamies.

Dans ces cas-là, on ne pleure pas, on n'implore pas : on frappe, et l'opinion publique applaudirait celui qui agirait ainsi.

Et je terminais l'article avec ces mots :

Il y a des plaies purulentes qu'on ne guérit qu'avec le fer et le feu. C'est ce qu'il faudrait pour l'ignoble police des mœurs.

Mais il a grandement raison, mon ami Hervé de dire que « les honnêtes gens, eux, sont trop lâches ! »

Hervé n'en disait pas autant dans l'article qui lui a valu une si forte condamnation.

Pourquoi n'ai-je pas été poursuivi ? N'est-ce pas là une preuve lumineuse de ce que j'ai dit plus haut : que la justice n'est pas impartiale, et que la loi n'est pas du tout égale pour tous ?

Ah ! si les socialistes de Saint-Etienne étaient tant soit peu conscients et convaincus, quelle belle réponse il y aurait à faire à cet abus de pouvoir ! Car la condamnation d'Hervé n'a eu lieu que parce que la lutte électorale approche. C'est un gage donné à la réaction, à tous les ennemis du socialisme, pour avoir leur sympathie, leur appui, leurs voix !

Du reste, Briand, absent, le briandisme, hélas ! resterait, et ceux qui désirent imiter le renégat sont légions en France, en Italie, en Belgique, en Allemagne, en Autriche, partout !

Le système, resterait, et c'est celui-ci qu'il faut abattre ! Non pas en paroles, certes, mais par l'action intelligente. Non pas par l'action chaotique, catastrophique, — bonne pour griser les imbéciles, — mais par l'action sérieuse, méthodique, qui sait ce qu'elle fait, ce qu'elle veut, où elle va, contre qui elle combat.

Mais cela c'est, aujourd'hui, avec la fièvre d'arrivisme qui règne, avec l'apôchisme général qui l'accompagne ; c'est un rêve, comme c'est un rêve que la belle lutte que nous pourrions livrer à Saint-Etienne !

Nous traversons une époque de transition ; et les époques de transition sont mauvaises parce qu'elles sont faites de la chète, de bassesses, de convoitises, de mangailles, de plaisirs, d'amusements, d'arrivisme, d'indifférence.

Il y a des lacunes dans l'histoire des peuples. Ce sont d'immenses trous noirs, sombres, sans soleil, sans lumière, sans vitalité, sans virilité, sans rien.

C'est une de ces époques que nous vivons. Combien d'années durera-t-elle ? Elle a commencé à l'égoïsme de la Commune !

C'est une passe historique qui doit s'accomplir en attendant la génération héroïque qui ouvrira à la Société une ère nouvelle, une ère de véritable justice, de véritable bien-être pour tous et de véritables libertés.

Amilcare CIPRIANI.

LES TERRASSIERS EN BATAILLE

La Mobilisation de Tancarville. — La Grève des Terrassiers de la Basse-Seine. — Le Génie les remplace... mal. — Quatre mois de grève à Ytres. — Prochaine Solution.

Si vous passez d'aventure à l'embouchure de la Seine, en ce paysage un peu quelconque où découvre à la fois, du haut de la falaise d'Houffleur, tant de grâce, de majesté et d'harmonie, vous serez surpris de le voir occupé par une petite armée inquiète, équipée en guerre, qui multiplie les rondes et les patrouilles et dissimule le long du fleuve ses gardes, grand-gardes et petits postes. Vous penserez :

— Le tzar vient sans doute par la Seine visiter les bons Havrais. Et ces troupes ont pour mission de le soustraire aux manifestations trop ardentes de l'enthousiasme des populations.

Non, ce n'est point pour le tzar qu'on a mobilisé les garnisons de Normandie : c'est pour les terrassiers.

De durs travaux, de bas salaires

Les gars qui, au prix de durs travaux et de dangers quotidiens, régularisent à Tancarville le lit du fleuve ont fini par se lasser des salaires dérisoires, des interminables journées de labeur, du déplorable système des bons de caisse par lequel ils étaient dépouillés.

Ils se sont mis en grève. Et comme les terrassiers ont acquis un renom de courage et de résolution, il a paru bon de mettre à leurs trousses gendarmes, cavaliers et fantassins.

Les terrassiers, occupés aux travaux de la Basse-Seine sont recrutés en majorité parmi les ouvriers agricoles que l'hiver met en chômage. Leurs logis sont éparpillés à travers les villages, en un rayon étendu. Aussi n'était-il point facile de les joindre pour les grouper. Aussi, n'étant point groupés, se trouvaient-ils désignés à l'exploitation la plus rapace : les terrassiers gagnaient 0 fr. 35 et 0 fr. 45 par heure, les manœuvres recevaient vingt et vingt-cinq centimes. Pour un travail qui nécessite l'emploi quotidien de la poudre et expose à tous les dangers des explosions. Pour un travail qui souvent oblige à séjourner dans l'eau jusqu'aux genoux. Le terrassier ne coûte pas cher, à Tancarville !

Aussi, le camarade Vallin, secrétaire du Bâtiment du Havre, résolut-il d'en faire monter le prix.

Vallin et le Commissaire

Vallin est un énergique et un calme. C'est à lui qu'advint l'an dernier la singulière aventure qui se pourrait conter sous ce titre : *Histoire de Vallin et d'un commissaire de police qui voulait être battu*. C'était à une réunion privée de terrassiers. Le commissaire de police se présentait.

— Hélas ! monsieur le commissaire, lui dit Vallin, vous me voyez désespéré, mais je ne puis vous laisser entrer : la réunion est strictement privée, il faut montrer patte blanche, c'est-à-dire la carte de terrassier syndiqué !

— Ah ! s'apitrois ! quel fâcheux contretemps, dit M. le commissaire. Je m'étais fait une fête d'assister à cette réunion. M. le Procureur de la République sera mécontent. Je me ferai attraper. J'ai une mauvaise note. Ayez pitié d'un père de famille, laissez-moi entrer ou jeter-moi dehors pour que je puisse dire : « Il m'a été impossible de pénétrer dans la salle ».

— Que je vous jette dehors ? Oh ! monsieur le commissaire, pour qui vous prenez-vous ?

— Touchez-moi le bras, au moins, là, du bout des doigts et j'aurai mon excuse et je ne serai pas disgracié...

— S'il en faut si peu pour vous faire plaisir...

Et Vallin, tout attendri, toucha M. le commissaire au poignet. Et M. le commissaire s'en fut en sautant...

Et qui fut traduit en police correctionnelle dès le lendemain pour « violences contre un magistrat dans l'exercice de ses fonctions » ? C'est Vallin.

Cent témoins s'en furent conter au tribunal la petite scène que nous venons de rapporter. Et Vallin s'en tira avec dix jours de prison. Mais s'il n'avait pas eu pour lui d'indiscutables témoignages, le

gaillard attrapait ses six mois : c'est là l'art !

La grève à Tancarville

Le mardi 15 février, un cycliste qui venait de couvrir quarante kilomètres sous une pluie torrentielle, réclame Vallin. La part des terrassiers de Tancarville. La part : une réunion est aussitôt organisée. Il n'est pas de salle, dans la commune, pour les ouvriers. Qu'importe : on se réunit dans la forêt. Vallin parle en patois normand. Le syndicat est aussitôt constitué, les cotisations sont versées. Et le cahier des revendications est établi. Les terrassiers veulent recevoir 0 fr. 55 par heure, les manœuvres 0 fr. 40, les petits manœuvres 0 fr. 30. Ils veulent que la journée de travail n'excède pas dix heures et que le salaire pour les heures supplémentaires, soit majoré de cinquante pour cent. Ils veulent être payés tous les quinze jours et recevoir des acomptes chaque samedi. Enfin, ils veulent recevoir leur salaire en argent et non pas en bons de caisse. Car, à Tancarville, on paye en bons valables chez les commerçants. Mais les entrepreneurs ne remboursent ces bons qu'après leur avoir fait subir un gros rabais, les commerçants frappent les ouvriers, leurs clients forcent d'une taxe égale au rabais. Si bien que les terrassiers qui touchent un franc de salaire, en bon, ne reçoivent que soixante-quinze centimes en produits alimentaires.

Les patrons repoussent dédaigneusement — sauf en une entreprise — toutes les revendications de leurs ouvriers. C'est la grève.

Or, le lendemain, on doit procéder à une tâche formidable : faire sauter un massif rocheux dont le poids, disent les ingénieurs, s'élève à quatre cent mille tonnes. Huit cents trous de mine ont été creusés. Il faudra l'attention et les forces de tous.

Le génie à la rescousse

Le lendemain, aucun ouvrier ne se montre sur les chantiers. Il ne se présente que des gendarmes. Les entrepreneurs ne seraient nullement émus. Ils affectent une assurance, une tranquillité, une gaieté dont les grévistes s'étonnent. Pâbleur ! le lendemain, qui voit-on débarquer à Tancarville ? Deux sections du génie de Versailles, avec tout ce qu'il faut pour travailler. Pas besoin des terrassiers : nous avons les soldats !

Les préparatifs sont poussés, les mines sont terminées, toutes les brigades de gendarmerie de Seine-Inférieure gardent les chantiers. Des sentinelles sont placées sur les routes pour chasser les passants ; dans toutes les directions, les clairons sonnent la retraite. Et le samedi, l'explosion tonne...

La 1^{re} opération a échoué. Un tiers à peine, un pauvre tiers de la falaise s'est écroulé ; tout est à recommencer. Bravo, le génie !

Les bons terrassiers comptent ne pas tarder à reprendre le travail, après cette petite expérience. Ils obtiennent ce qu'ils demandent. Et ce sera justice. Les ouvriers du Bâtiment du Havre, réunis en assemblée générale, ont décidé, à l'unanimité, de s'imposer une cotisation extraordinaire de 0 fr. 20 par jour pour leur acheter du pain. Les terrassiers gagneront sûrement la bataille de Tancarville.

La bataille d'Ytres

Ceux d'Ytres (Somme) remporteront aussi la victoire. Ils travaillent à la construction du canal du Nord. Avec leurs camarades maçons, briqueteurs, mécaniciens, électriciens, ils ont déclaré la grève le 8 novembre dernier, pour répondre à un lock-out soudain. Quatre mois de grève, en plein hiver, au froid pays des pluies ! Contre eux toutes les forces sociales, l'armée, la justice ; toutes les forces de la moralisation, la colonie, la corruption, le syndicat jaune. Ils ont résisté. La Fédération nationale du Bâtiment les a soutenus matériellement par des envois d'argent continus ; moralement, par la parole de ses délégués : Rigobert, Maucelin, Péricat. L'heureux dévouement semble prochain. Déjà, l'entrepreneur Brossier a consenti les augmentations de salaires réclamées. Le différend porte sur la réintégration de quinze camarades, que le patron veut éloigner des chantiers. On peut, sans fanfaronnerie, déclarer que ces ouvriers reprendront leur place de travail ou qu'ils recevront une indemnité suffisante pour leur permettre d'aller chercher l'embauche ailleurs.

Et la Fédération du Bâtiment pourra s'enorgueillir de deux nouveaux succès, en ouvrant, à Orléans, dans quelques jours, son congrès national qui s'annonce comme l'une des manifestations de la vie syndicale les plus importantes du moment.

L.-M. BONNEFF.

Pour ramener le corps d'Aernoul

TROISIÈME LISTE

614 Georges Bourgeois.....	0 50
615 Bruneau et Léon, anciens disciplinaires de Biskra.....	1
616 Nikit et ses frangins François et Michel.....	2
617 Brénier le Menant.....	3
618 Un petit révolutionnaire de Gargan.....	1
619 Trois antimilitaristes qui ont vengé.....	1
620 A Section Parti Socialiste.....	10
621 Chauvot et Sagnon.....	2
623 Jean Verté du Cher.....	0 50
640 A. Davret à Ardes.....	0 40
641 Citoyenns et citoyen Benardet (1 ^{re} Section).....	1
642 Cinq soldats colporteurs de dégoûts du militarisme.....	1 50
643 Un ancien disciplinaire de Gafsa, verrier à Mégeocet.....	2
644 M. Weber l'ir. — F. E. N., 0 50.....	1 50
645 Un mitron et André.....	1
646 Madeleine.....	1
647 Deux ouvriers socialistes de l'Est Parisien.....	1
648 Les rédacteurs de la <i>Guerre Sociale</i>	25
649 Emile Perrin.....	2
650 Groupe.....	2
651 P. S. 1 ^{re} Section (versé par le trés.).....	10
659 Lefebvre E. à Caudeville.....	2
667 Collecte faite au compteur à Gaz de la rue Claude-Velleux, par les ouvriers.....	20 50
668 Delubac à Paris.....	0 50
669 Henri Binet.....	5
670 Cinq camarades antimilitaristes.....	2
Total de la 3 ^e liste.....	93 25
Total des listes précédentes.....	210 00
Total général.....	303 25